

LA PÊCHE AU FLEUVE DE 1935 À 1938

par Omer Juneau

L'attirail de pêche avait été loué des frères Joseph, Wilfrid et Édouard Laperrière. Ces derniers possédaient la terre où demeurent les frères hospitaliers Saint-Jean-de-Dieu, chemin du Roy. Comme la grève ne se prêtait pas très bien à la pêche à cet endroit, ils avaient décidé de ne plus l'installer. C'est à ce moment que mon père décida de louer tout l'équipement nécessaire pour faire la pêche afin de tenter l'expérience.

Tout alla assez bien pour le transport des rouleaux de clôture, exception faite de la cage (port) qu'il a fallu tirer à l'eau avec une chaloupe à rames en profitant de la marée. Cette cage était carrée (20 pieds par 20 pieds), construite sur des poutres de douze à quinze pouces de diamètre avec plancher de bois. Elle avait douze pieds de haut. Il fallait installer cette cage le plus près possible du chenal et comme la marée basse n'est stable qu'environ trois quarts d'heure, il fallait faire vite.

On commençait par percer un trou dans une grosse pierre à l'endroit choisi : trou percé à l'aide d'une barre à mine et d'une masse. Il fallait se reprendre par trois ou quatre fois (marées) avant de pouvoir insérer solidement dans ce trou une tige de fer avec un anneau auquel on attachait une corde. À l'autre bout de cette corde, on attachait une planche qui nous servait de point de repère à la marée haute. De plus, on devait amasser beaucoup de pierres pour retenir la cage, une fois rendue à l'endroit désigné. Cette opération consistait à charger le trottoir en bois qui faisait le contour extérieur de la cage afin que la marée ne la dérange pas. À noter que pour rendre la cage à destination, nous attachions des barils d'acier vides autour et une fois que nous l'avions mise à l'eau, elle flottait et en chaloupe, nous nous rendions à la bouée, soit à la planche que nous avions installée. Par la suite, on attachait la cage à la corde et nous retournions à la grève jusqu'à la marée basse.

Sur la fin de la marée descendante, nous allions placer la cage de la manière que nous voulions. Nous étions dans l'eau jusqu'aux hanches. Dès que la marée était complètement basse, on la chargeait de pierres que nous avions préparées en tas. Nous enlevions les barils pour les ramener au rivage. Nous n'avions que 45 minutes pour tout faire avant que la marée remonte.

Les jours suivants, il suffisait d'installer les barrières de chaque côté de la cage dont la longueur était de 50 pieds pour chacune. Celle du centre avait une longueur d'environ 450 pieds. Ces barrières avaient douze pieds de haut et elles n'étaient pas faciles à installer. On amenait dans la voiture à cheval une charge de perches d'une quinzaine de pieds chacune. Ces perches étaient plantées dans la terre, solidifiées par des petits piquets et des broches. Ensuite on

attachait de la clôture spéciale de trois pieds de largeur sur quatre rangs de haut à partir de la cage et on finissait à trois rangs. C'était assez laborieux comme travail, attendu que l'on travaillait à marée basse et de jour seulement.

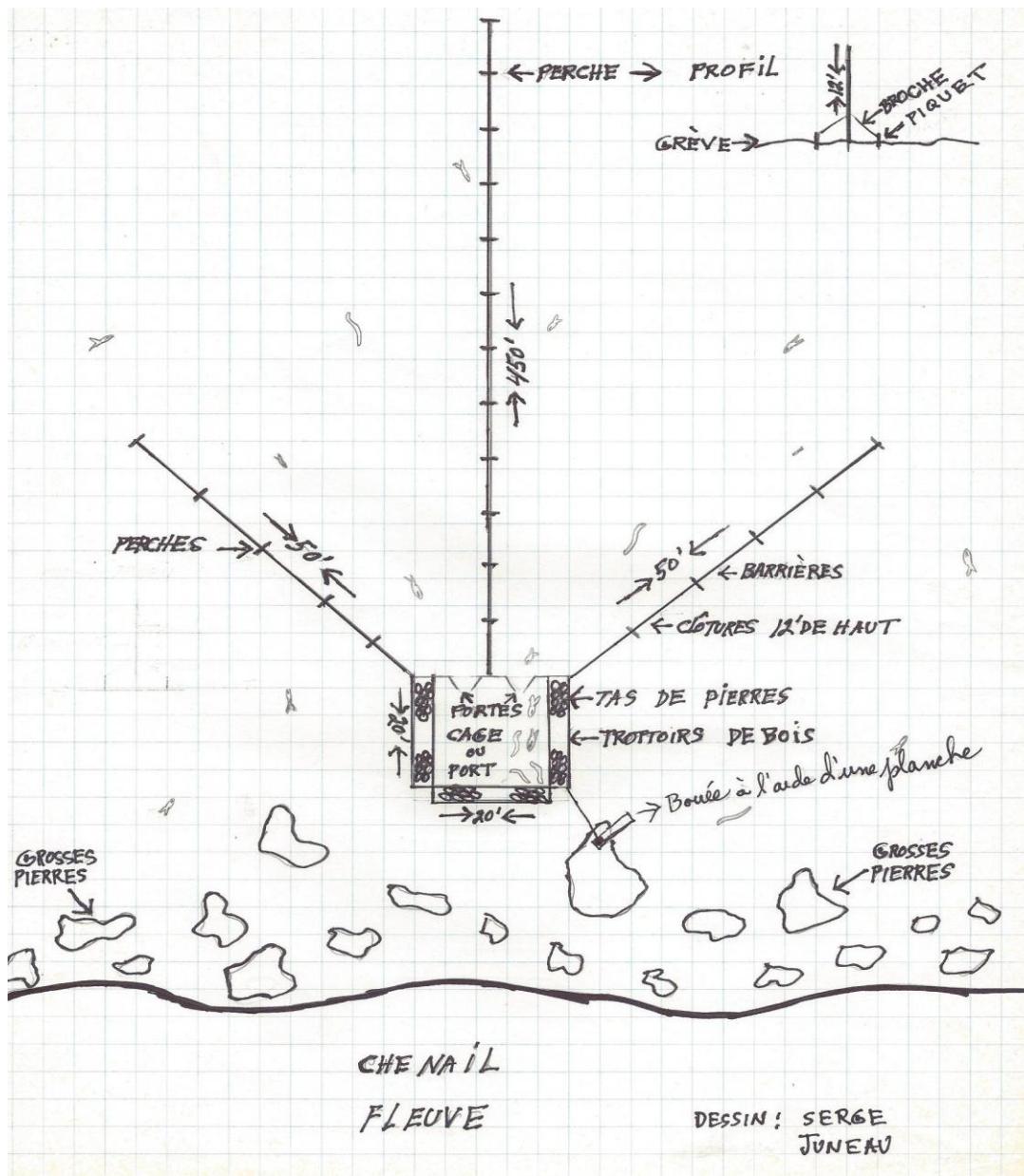


Schéma de la pêche installée par la famille Théophile Juneau sur le bord du fleuve (ancien lot 472).

Une fois la pêche installée, il suffisait de faire une visite quotidienne pour aller chercher le poisson dans la cage qui se composait d'anguilles, de poissons

blancs, d'esturgeons, de barbottes, de dorés, de carpes, etc. Le meilleur temps était octobre, mois où l'anguille remonte le courant pour aller frayer.

Je me rappelle qu'un dimanche nous avions rempli 30 poches d'anguilles. Nous avions dû faire quatre voyages pour les amener à la maison, car la côte était très escarpée et les chevaux « en avaient plein le collier ». Une fois les poches déposées sur l'herbe près de l'étable, nous les arrosions de temps à autre, car il ne fallait pas que les anguilles meurent pour pouvoir les vendre.

Le lendemain matin, nous aidions notre père à charger les poches d'anguilles dans deux voitures. Il était difficile de manœuvrer les poches à cause du limon. Par la suite mon père est parti pour Québec, à la Dominion Fish, située sur la rue Dalhousie. À cet endroit, les poches étaient pesées, puis vidées dans des réservoirs pleins de saumure. L'anguille nageait dans cette eau salée concentrée et mourait. Le tout pesait 2500 livres et à trois cents la livre, cette vente rapporta 75 piastres. Quelle somme d'argent! Ces anguilles étaient exportées en Allemagne.



026 — PECHE A L'ANGUIILLE, ILE D'ORLÉANS, QUÉBEC — EEL FISHING, ISLAND OF ORLEANS, QUEBEC

Carte postale, Lorenzo Audet Enr., éditeur. Collection Serge Juneau

Nous avons étendu cette pêche pendant trois ans. La meilleure année avait rapporté 450 piastres.

La dernière année où nous avions loué la pêche, Paul, Alphonse et moi avions décidé d'aller chercher la cage pendant que papa était parti au marché. C'était à la fin novembre. Il y avait un peu de neige.

Premièrement, on s'était rendu à la grève avec un cheval et une sleigh¹. On avait imaginé d'attacher la cage à la sleigh et faire tirer le cheval une fois la cage déchargée de ses pierres. Nous espérions que la cage flotterait. Pour ce faire, on avait attaché des barils aux quatre coins comme pour la descente. Alphonse était demeuré dedans avec une grande gaffe. Une fois que la cage serait détachée de terre, le cheval tirerait et mon frère Alphonse pousserait avec la gaffe. Fait à noter : l'action d'aller chercher la cage à l'automne était aussi ardue que l'installation au printemps après les grandes marées de mai. En effet, la cage était bien prise dans la vase et elle était alourdie par le bois qui était imbiber d'eau.

À un moment donné, on ne sait pour quelle raison, la cage cala presque versée sur le côté. Alphonse était comme emprisonné dedans et il se tenait agrippé à la broche de la clôture. Il y avait grand danger pour qu'il se noie. Pour comble de malheur, la grande corde, corde de fourche à cheval cassa. Inutile de penser à rejoindre l'autre bout, le courant l'avait emporté. Déjà la sleigh flottait et le cheval avait de l'eau jusqu'au ventre. Paul qui suivait la manœuvre en chaloupe alla chercher Alphonse dans la cage et moi je me rendis à la rive avec le cheval. C'en était fait. La cage s'en allait à la dérive et nous étions très découragés. On regrettait d'avoir essayé ce travail sans le concours de notre père. Nous avions fait cela pour avoir le plaisir de lui dire à son retour du marché, le soir venu. Une fois rendus à la maison, on raconte cela à maman qui aussitôt décida de nous faire prier : un chemin de croix, un rosaire et que sais-je encore. Nous avions hâte au baissant de la mer pour voir si la cage s'était échouée ou si tout simplement, elle était partie à la dérive sur le fleuve.

Quelle ne fut pas notre surprise de la trouver à une centaine de pieds de l'endroit où nous l'avions abandonnée, bien échouée sur une grosse pierre. Quel soulagement. Si elle avait dérivé sur le fleuve, nous aurions été obligés de payer 300 piastres aux propriétaires.

Le lendemain, avec l'aide des voisins et étant mieux équipés, nous sommes allés chercher la cage pour la ramener à la rive.

Transcription du manuscrit : Monique Routhier
Dessin et légendes : Serge Juneau

Ce texte fut publié dans le « Bulletin de l'association des Juneau d'Amérique ». Décembre 2002 – Volume 5, Numéro 2

¹ Anglicisme ; traîneau